

Préambule

C'est sur mes précédents Chemins que j'ai entendu parler de la Via de la Plata¹ par d'anciens pèlerins qui l'avaient parcourue. Tout de suite cette idée m'a tenté, marcher dans les plaines d'Andalousie voilà une aventure qui me séduisait. À l'époque je ne savais pas que ce Chemin suivait sur une grande partie une ancienne voie romaine d'où elle tirait son nom. Cette particularité n'a fait qu'accroître ma curiosité et mon envie de mettre mes pas dans d'aussi anciennes traces.

Le Chemin de Compostelle de la Via de la Plata part de Séville et rejoint le Camino Frances à Astorga d'où on peut rejoindre Santiago. Pour ma part, pour ne pas repasser par le Camino Frances, j'ai emprunté une variante, appelée Camino Sanabrès qui quitte la Via de la Plata un peu au nord de Zamora, à Granja de Moreruela, pour rejoindre Santiago en passant par Ourense.

Voici donc le carnet de voyage de ce périple d'environ mille kilomètres parcourus du 2 au 29 septembre 2010.

Les distances y sont approximatives, les guides divergeant souvent sur ce point. Elles servent plus à donner une idée du chemin parcouru qu'une quelconque idée de performance.

Ce récit et ses photos ont préalablement été publiés sur Internet. Vous pouvez les retrouver ici :

<https://www.pierre-arglave.fr>

¹ *Plata* signifie argent en espagnol, mais d'après Wikipédia, il semblerait qu'étymologiquement la « *Via de la Plata* », n'ait rien à voir avec ce métal. Dommage, cela renforçait le rêve.



Borne sur la Via de la Plata peu avant Zamora

Première étape : au départ de Séville

Jeudi 2 septembre, 1^{er} jour de marche.

Santiago est à environ 1 000 kilomètres.

*Où après avoir visité Séville écrasée de chaleur
je me lance sur la voie romaine,
où je suis à mon tour écrasé de chaleur.*

J'ai quitté l'auberge *Triana Backpackers* un peu avant huit heures, l'éclairage urbain venait juste de s'éteindre et le soleil encore très bas diffusait dans le ciel une lueur grise, fausse promesse d'un temps couvert, d'un peu de fraîcheur.

Hier en arrivant à l'aéroport, vers midi, il faisait 33 °C, une heure après, au centre-ville, il s'affichait 36 °C. Je n'avais qu'une hâte, rejoindre l'auberge pour y troquer pantalon et chemise à manches longues pour une tenue plus légère. J'avais voulu de la chaleur, je n'allais pas être déçu.

Dans l'avion j'étais à côté d'un jeune couple, apparemment très amoureux, digne représentant de 80 % des passagers, tous équipés de leur téléphone portable dernier cri. Voyage impeccable. Descente sur Séville accompagnée par un rapace qui semblait survoler à reculons une plaine à dominante ocre. Atterrissage pile à l'heure. Récupération de mon sac à dos, entier. C'était mon angoisse. Il faut bien s'en trouver une. J'avais longtemps hésité, consulté des

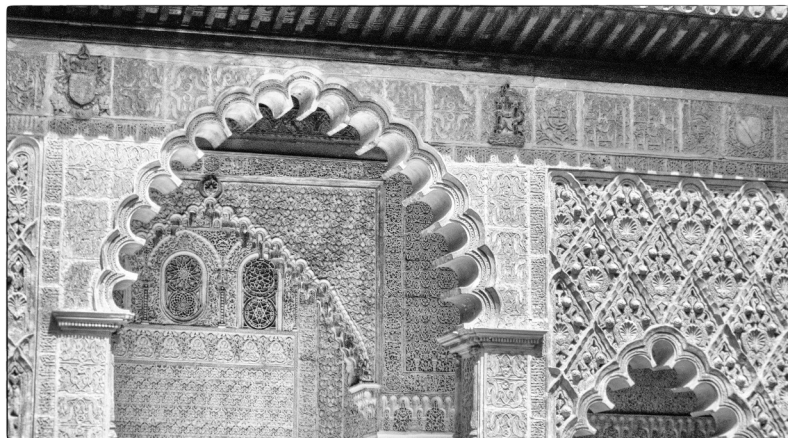
forums, pris conseil notamment auprès de Christian mon compagnon canadien sur le Camino Norte pour qui, rassembler et attacher les bretelles pour éviter qu'elles s'accrochent lors des manutentions vers ou hors de la soute à bagages, suffisait amplement. Prudent, j'avais opté pour l'enfournement dans un solide sac à gravats. Sur le tapis roulant, dans la famille sac à dos, il y avait de tout, ceux fidèles aux préceptes de Christian, ceux momifiés par des bandes plastiques, d'autres nichés dans leur housse anti-pluie et enfin les sacs zen, tels quels, bretelles et lanières aux vents. Tous sains et saufs !



Arrivée sur Séville

J'avais déjà eu l'occasion d'arpenter Séville en différentes saisons et je décidai de visiter le palais de l'Alcazar que je ne connaissais pas, ses jardins, ses bassins, ses patios portant l'espérance d'une provision de fraîcheur en vue des jours à venir. Puis je m'installai pour une collation dans une sorte de guinguette sur les bords du Guadalquivir à l'ombre d'un oranger dont deux fruits vinrent s'écraser lourdement à mes côtés avec un bruit impressionnant : l'exotisme n'est pas sans

danger. Depuis le quai, en contrebas, les rires sonores et les blagues incompréhensibles de pêcheurs montaient vers moi. Calme et volupté.



Palais de l'Alcazar

Le soir, vers vingt et une heures, la chaleur dans le dortoir où j'étais revenu faire une courte pause était devenue insupportable, je choisis de revenir manger sur les bords de l'eau toute proche dans l'espoir d'une température plus clémente. Les pêcheurs rangeaient leur matériel et quittaient les quais en bandes joyeuses, des canoës montaient et descendaient le courant et les touristes avaient envahi les berges provoquant multiplication et surenchère des restaurants ; je finis quand même par trouver à un prix abordable une énorme paella dont je dus laisser la moitié.

Au retour la traversée de chaque ruelle parallèle au fleuve s'accompagnait d'une hausse de quelques degrés jusqu'à atteindre la fournaise du départ.

Dans mon dortoir cinq places sur six étaient occupées et j'avais la chance de n'avoir personne au-dessus de moi ce qui est toujours plus commode pour étaler ses

affaires. L'auberge, agréable, était quasiment pleine, beaucoup de jeunes gens, surtout des cyclistes.

Comme toujours dans ce genre d'établissement, et à fortiori en Espagne, les allées et venues ne cessèrent que peu avant minuit et ceci uniquement parce que « le vieux con » qui tentait de sommeiller en moi avait fini par se manifester, avec courtoisie mais fermement, dans un anglais mâtiné d'espagnol approximatif. Tous s'excusèrent très gentiment, ils ne s'étaient pas rendu compte. C'est vrai que pour un Espagnol il était un peu tôt pour penser dormir ; ils me laissèrent le champ libre et sortirent profiter de l'air plus frais qui commençait à descendre sur la ville alors que dans la chambre la température continuait à monter inexorablement malgré la fenêtre grande ouverte sur une rue animée.

Ce matin j'ai partagé mon petit-déjeuner, un tantinet sommaire, avec un Français de Lyon d'à peu près mon âge, Bernard, ayant déjà fait un Chemin jusqu'à Santiago. Nous avons sympathisé, mais je me suis arrangé pour filer avant lui, j'ai envie de commencer ce voyage seul. Peut-être nous retrouverons-nous plus loin ?

Au réveil mon talon droit avait doublé de volume, pas franchement douloureux mais impressionnant. Heureusement quelques instants plus tard il allait mieux, et, actuellement je ne le sens plus. Ce n'est pas une surprise, je traîne ce petit souci depuis plusieurs semaines, les premiers pas sont parfois sensibles, mais le problème se dissipe habituellement avec la marche. Pour compléter le tableau clinique j'ai aussi une espèce de tendinite dans une épaule, la gauche, pour équilibrer, qui heureusement ne me torture que dans les mouvements acrobatiques du genre « essayer de se

gratter dans le dos ». Tout cela reste donc vivable, enfin, je m'en suis convaincu avant d'entreprendre ce voyage.

Dernière interrogation : mon sac à dos. Compte-tenu de ces petits tracas persistants et suite à la découverte de la marche ultra-légère (MUL) grâce à un commentaire sur mon blog, j'ai décidé de m'alléger au maximum. La semaine dernière j'ai acheté un nouveau sac à dos, 50 litres, 1,1 kg, pratiquement la moitié du poids du précédent. C'est vrai que je suis moins chargé, mais c'est vrai aussi qu'il est moins confortable et qu'on ne se connaît pas encore très bien, j'espère que nous allons faire bon ménage.

L'auberge est pratiquement sur le Chemin et rapidement me voilà sorti de la ville. Je longe d'abord ce qui semble être un boulevard circulaire et bientôt tout est pelé autour de moi. On suit ensuite le Guadalquivir par un large chemin piétonnier. Il y a quelques bosquets et des chevaux qui pâturent.

Tout d'un coup, sur le bord du sentier, un harmonica. Il a l'air en bon état, vingt centimètres environ, une belle pièce. Je suis tenté. Je le ramasse pour l'emmener en souvenir puis le repose une centaine de mètres plus loin : outre les problèmes d'hygiène ce n'était pas la peine de réduire mon paquetage pour commencer à remplir mon sac dès les premiers kilomètres, en plus je ne sais même pas en jouer, cela frise l'avidité. Peut-être qu'il fera le bonheur d'un pèlerin harmoniciste. Cela m'a donné de l'entrain, non pas que j'en manque mais ces abords de grande ville ressemblent ici et là à une décharge à ciel ouvert et ce bel objet leur redonne de l'éclat ; en plus, avoir résisté à cette tentation m'a libéré. Il ne faut pas y voir là une sensation mystique ou quoi que ce soit de ce genre, mais avec ce petit geste j'entre de plain-pied sur le Chemin, en laissant l'harmonica j'ai

abandonné d'autres choses, indéfinissables, mais je sens qu'elles ne sont plus là.



Humains et fourmis se croisent

Ça y est, je suis vraiment parti, les amarres sont lâchées, comme quand, après plusieurs pages flottantes, on entre enfin entièrement dans un livre.

Il n'est pas neuf heures et on ne peut pas dire qu'il fasse vraiment chaud mais une légère transpiration commence à me recouvrir.

Une heure plus tard me voici dans l'ancienne ville romaine d'Italica, à la sortie de Santiponce où un consommateur ayant toutes les allures d'un pèlerin se reposait à la terrasse d'un café ; mais j'ai passé mon chemin ; si l'année dernière je voulais à tout prix en rencontrer, cette année, au moins pour le moment, sans les fuir je préfère être seul.

En route au niveau d'un grand pont routier j'avais continué sur mon élan à suivre le fleuve quand des pêcheurs m'avaient interpellé et remis dans la bonne

direction. Se tromper est souvent l'occasion de constater la gentillesse des gens.

Délesté de mon sac à dos resté à l'accueil du site archéologique je parcours tranquillement les grandes allées ombragées et paisibles de ce vaste champ de ruines où seuls les vestiges d'un grand amphithéâtre sont encore debout. Autrefois ici il y avait de la vie, de l'animation et maintenant j'y suis pratiquement seul, les lieux évoquent plus le calme d'un vaste et beau cimetière ensoleillé. J'y reprends des forces et de l'eau.



Amphithéâtre d'Italica

C'est aux environs de treize heures que j'atteins Guillena. Il fait très chaud et le soleil cogne. Il était temps que j'arrive, car je suis un peu fatigué. J'y entre en même temps qu'un groupe de trois pèlerins que j'ai suivis de loin pendant un bon moment, un couple d'un certain âge et une jeune femme qu'ils accompagnent jusqu'aux abords de l'auberge avant de faire demi-tour vers le centre-ville sans doute vers un hébergement plus cosu.

En route le chemin était pratiquement rectiligne, légèrement vallonné, au milieu des champs moissonnés, desséchés, aridité toute saisonnière comme le laissaient penser des signalisations mettant en garde contre les crues de ruisseaux. Devant moi, à environ un kilomètre (distance estimée par le chronométrage de nos passages respectifs devant une citerne) je voyais le trio cité plus haut, et, derrière moi, à peu près à la même distance, un autre marcheur. Sinon, à part deux cyclistes qui m'avaient croisé, rien, personne.

Ce matin Bernard m'avait confié son intention de s'arrêter ici, il voulait démarrer prudemment, je lui avais répondu que je me déciderais sur place en fonction de ma fatigue et de la chaleur, mais cette décision je l'avais en fait déjà prise : la chaleur est là, je ne suis pas à vraiment parler très frais, mais je vais continuer après une pause, je me sens prêt à ajouter les dix-neuf kilomètres qui me séparent de la prochaine auberge, à Castilblanco de los Arroyos, aux vingt-deux déjà parcourus.

Il est un peu plus de quatorze heures quand je quitte Guillena en direction de Castilblanco de los Arroyos. Bien qu'ayant des provisions dans mon sac j'ai préféré faire la pause dans un bistrot pour y boire frais. Comme d'habitude il était un peu enfumé mais cli-ma-ti-sé, un argument commercial décisif. En y entrant j'avais demandé au patron s'il servait des sandwiches au *jamón serrano*, du jambon de pays ; me regardant comme si je débarquais de la lune il avait pointé du doigt tout un bataillon de cuisses appétissantes suspendues au-dessus du bar, toutes équipées de leur petit réceptacle à graisse par respect pour les vêtements et les boissons des clients. J'étais au bon endroit.

À la sortie du village, avec comme souvent son petit air de décharge, le chemin emprunte une sorte de gué où je ne peux éviter de mouiller mes chaussures. Mais, pas d'inquiétude, avec la chaleur elles ne vont pas rester longtemps humides.

Des coups de feu résonnent. Chasse ? Ball-trap ? À chaque déflagration je sursaute, cela me stresse. Plus loin je retrouverai ce genre de détonations en fait destinées à éloigner les oiseaux. Pauvres riverains !



Un olivier accueillant

Une heure plus tard je m'offre une pause sous un olivier, il y a un peu de vent, je suis à l'ombre, c'est agréable même si je commence à en avoir plein les pattes. Depuis la sortie de la zone artisanale de Guillena le chemin traverse oliveraies, champs de coton et champs de blé moissonnés, il fait très chaud. Est-ce une bonne idée d'avoir entrepris ces dix-neuf kilomètres ? Les jambes ça ira, mais il y a la chaleur qui envahit tout, qui dessèche tout, je m'oblige à aspirer cinq goulées d'eau toutes les dix minutes. Depuis Guillena le chemin n'arrête pas de monter, lentement mais sûrement, ce

qui ajoute à la pénibilité. À la pause suivante dégustation d'une tomate et d'une pêche chaudes. Je dois reconnaître qu'il me tarde d'arriver, je ressens une grande fatigue.

En repartant je sens des gouttes qui me coulent sur les jambes, ça ne peut pas être la transpiration, c'est trop régulier. En fait après avoir refait le plein au café j'avais remplacé par erreur la poche à eau dans le compartiment principal du sac à dos, celui où je range notamment tout mon linge, au lieu de la mettre dans celui prévu à cet effet, contre mon dos. Du coup au lieu de rester bien droite, elle s'est tassée tout au fond du sac et le bouchon, se trouvant plus bas qu'une partie de l'eau, fuit. Enfin c'est mon diagnostic, j'espère qu'elle n'est pas percée. La perte semble faible, il en reste une bonne moitié. À contrôler. Pour mes affaires en principe tout est bien emballé et puis il fait chaud ça va sécher, j'espère juste que la documentation n'a pas souffert.

Le chemin est très beau à travers la garrigue parsemée d'oliveraies et de chênes-liège. Il continue à monter, rien de vraiment insurmontable d'après les indications du guide, mais cela me paraît très dur, je dois être épuisé. Soudain, au milieu de nulle part, un panneau propose un détour avec l'indication *Agua*, eau. Délicate attention. Au loin il me semble apercevoir une pompe. D'après mes calculs le but n'est plus si loin et il me reste suffisamment d'eau, je ménage mes forces, je ne fais pas le détour.

C'est peu après avoir négligé ce point d'eau que j'ai un début de défaillance. Je m'astreins à avaler une barre de céréales. Je n'en mange pratiquement jamais, mais j'en ai toujours quelques-unes sur moi pour pallier les cas de disette ou ce genre de coup de pompe.